



D'un oustal roman à une boulangerie industrielle : opération archéologique au 14 rue Sainte-Colombe à Bordeaux

Séverine Mages *

Au cœur du bourg médiéval de Saint-Eloi, au numéro 14 de la rue Sainte-Colombe, une opération d'archéologie préventive a permis l'étude de deux grands fours de boulanger et une analyse typo-chronologique des maçonneries environnantes, attribuées aux époques médiévale et moderne, complétant ainsi les connaissances sur l'occupation du sol du quartier.

Aperçu sur le quartier

À la fin du XII^e siècle, la ville de Bordeaux, alors sous influence anglaise, est gérée par de grandes familles de marchands. Son importante croissance démographique et économique déborde les remparts antiques. Hors les murs, des lotissements se développent le long des axes commerciaux reliant le port au marché. Ces nouveaux quartiers sont consacrés au début du XIII^e siècle par l'édification d'une nouvelle ligne de fortifications s'adossant à l'enceinte antique. Cette fortification percée par six portes se développait à l'arrière de l'actuel cours Victor Hugo¹ qui marque l'emplacement du fossé. Constituée, de doubles courtines, châtelets et fossés, cette enceinte est achevée peu après 1224² (fig. 1).

C'est dans ce contexte économique que la paroisse Sainte-Colombe voit le jour, coincée entre celles de Saint-Michel, dont la rue Neuve forme la limite, de Saint-Eloi et de Sainte-Eulalie. Cette paroisse, à la surface limitée mais au bâti important, a été dotée de deux églises successivement dédiées à Colombe, une sainte espagnole du III^e siècle. La première apparaît dans

les textes en 1191. Elle s'établissait à côté de la place du marché, actuelle place Lafargue. Cette église, à nef unique de trois travées, déjà en mauvais état au XVI^e siècle s'effondre en 1687. Dès 1522, les bénéficiaires de Sainte-Colombe achètent, rue Buhan, une parcelle déjà bâtie appartenant au seigneur de Duras et de Rauzan, François Durfort³. Cette seconde église, dont les travaux débutent en 1526, démolie en 1822, présentait un plan à nef unique et chevet plat. Dès le Moyen-Âge, le quartier de la rue Sainte-Colombe et de la rue Neuve attire les grandes familles qui y établissent de vastes hôtels particuliers. Ainsi, la rue Neuve est occupée par les hôtels des Soley et des Ferrons ; dans le fond de l'impasse rue Neuve, à l'emplacement de la maison de Jeanne de Lartigue, l'épouse de Montesquieu, prenait place l'hôtel des Carles⁴.

Le 14 rue Sainte-Colombe

La parcelle étudiée (fig. 2), large de 7,60 m et profonde de 38 m, comprend deux ensembles bâtis, séparés par une petite cour, et, dans le fond de la parcelle, un petit jardin (fig. 3).

* Responsable d'opération, Eveha.

1 Régaldo 2012, p. 453.

2 Régaldo 2012, p. 456.

3 Tinel 1996, p. 25.

4 Marionnaud 1880, p. 8,48,49.

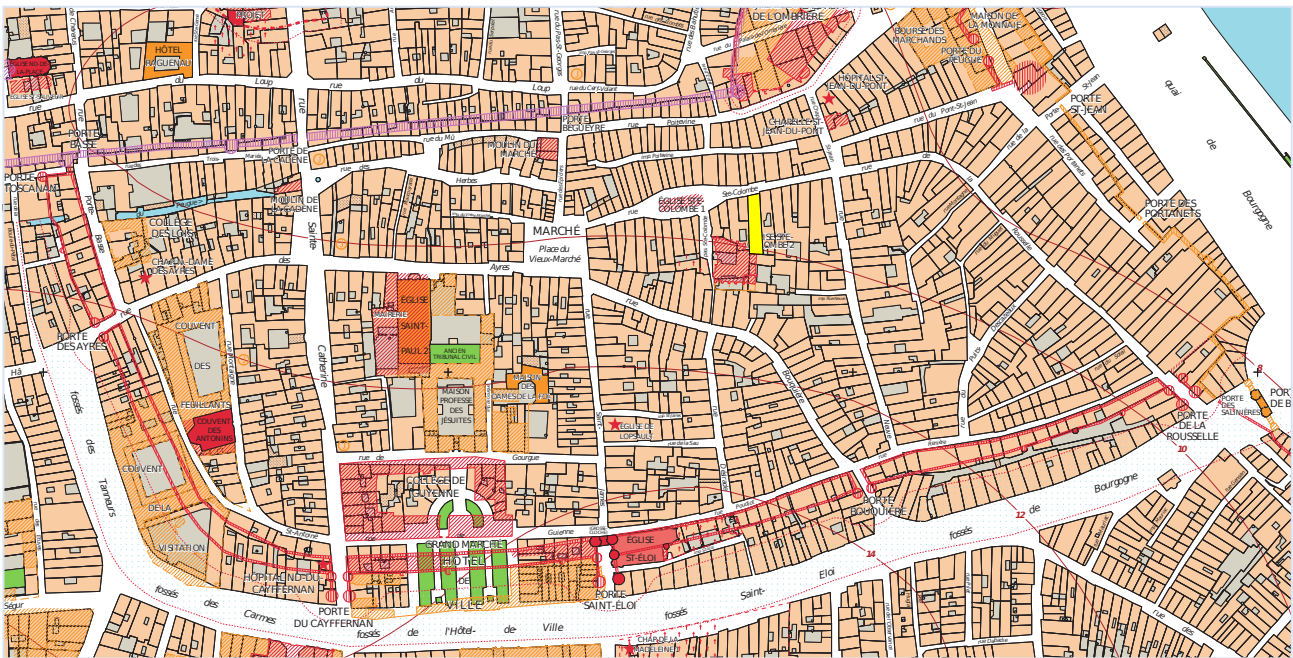
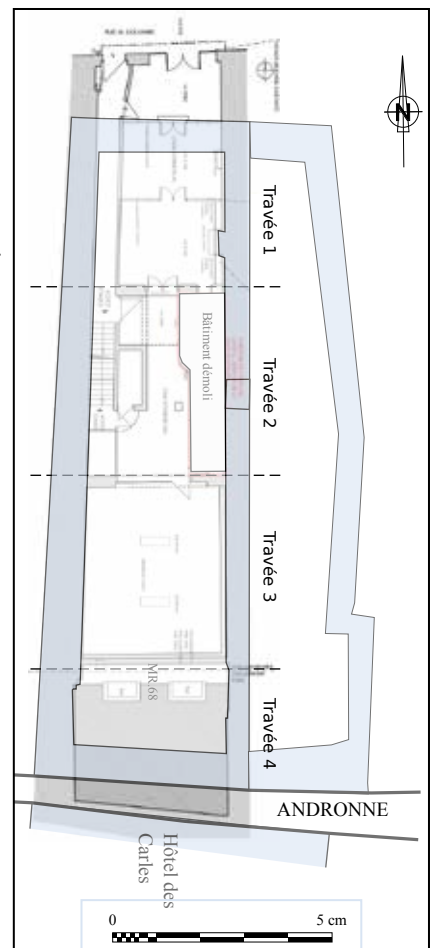


Fig. 1. - Plan de situation extrait de l'Atlas Historique de Bordeaux, Lavaud dir. 2009, vol. 1, planche 3.



Fig. 2. - Extrait du plan cadastral.

Fig. 3. - Restitution de l'emprise de l'oustal du XIII^e siècle sur fond de plan avant travaux.



Le premier bâtiment, situé au nord et ouvrant sur la rue Sainte-Colombe, est un immeuble de trois niveaux sur cave avec une façade de style classique, scandée au premier étage par un balcon sur consoles. Une devanture en bois permet l'accès à un magasin à la décoration surannée, prolongé par une arrière-boutique et une pièce donnant sur la cour intérieure. À droite de la devanture, une porte d'entrée ouvre sur un long couloir scandé par des corbeaux à listel ; il mène à un escalier rampe sur rampe, du XVII^e siècle, qui permet l'accès aux étages.

La cour intérieure est bordée à l'ouest par cet escalier, sous lequel s'ouvre une porte qui conduit par un escalier droit à une cave voûtée en plein cintre (fig. 16). Cet endroit, très humide, est divisé par un mur de refend dont la face occidentale est ornée de sculptures en ronde-bosse. Sur le côté nord de la cour, la façade arrière de l'immeuble est contemporaine de l'escalier rampe sur rampe. Le côté oriental, après démolition du bâtiment qui s'y trouvait, est fermé par une élévation constituée en partie par un petit appareil régulier dont les moellons d'origine antique sont en emploi. Au sud se trouve le second bâtiment.

Celui-ci, qui s'élevait à l'origine sur deux étages et combles, est aujourd'hui arasé au niveau du premier étage, sauf une petite partie du mur conservée sur le côté occidental. Une grande arcade surbaissée, remplaçant d'une petite porte à l'est, donne accès au rez-de-chaussée où une grande salle, éclairée par deux puits de jour, abrite un fournil. Dans le fond de la pièce, sont dissimulées, derrière deux arcades surbaissées, deux entrées de fours encore en bon état de conservation. Un embranchement de l'escalier rampe sur rampe donne accès à l'étage arasé. Le toit, maintenant en terrasse, mène à un petit jardin dont le mur du fond présente deux grandes baies à remplages de style gothique.

L'étude de bâti, complétée après la fouille sédimentaire du jardin, s'inscrivait dans le cadre de la réhabilitation du bâtiment nord et de la construction d'une maison contemporaine. Cette étude a mis en évidence sept phases de construction et de rénovation s'échelonnant sur une période allant des XII^e ou XIII^e siècles à nos jours.



Fig. 4. - Vue du revers oriental du mur de refend, au numéro 12 de la rue Sainte-Colombe.

La construction d'un oustal pour un riche marchand aux XII^e ou XIII^e siècles

À la fin du XII^e siècle, un grand bâtiment de 37 m de long sur environ 16 m de large est édifié avec un appareil en *opus incertum* de moellons.

Ce bâtiment, dont la façade principale ouvrait sur la rue Sainte-Colombe, présentait un plan rectangulaire scindé en deux entités par un mur de refend correspondant à l'élévation orientale de l'immeuble actuel. À l'intérieur, il était divisé en quatre travées, tout du moins pour sa partie occidentale : la première travée correspondait à l'actuel bâtiment ouvrant sur la rue, la seconde à la cour, la troisième au bâtiment sud, qui a conservé des parties de ses élévations médiévales transversales, et enfin la dernière travée au jardin (fig. 3). L'immeuble s'élevait sur deux étages et combles, comme l'indiquent une série de corbeaux encore visibles au revers du mur oriental, au numéro 12 (fig. 4). La communication entre les deux entités se faisait, au niveau de la seconde travée, par une porte en arc plein cintre (fig. 5). Notons que cette élévation, bâtie en *opus incertum*, comprend de nombreux moellons antiques en emploi.

Vers l'ouest, la troisième travée était éclairée au premier étage par une petite baie. Sa présence semble indiquer que la parcelle mitoyenne était, à cet endroit, vide de toute construction. Pourtant, plus au sud, le parement qui clôture le jardin à l'ouest, et qui correspond au mur pignon du numéro 16, présente un chaînage d'angle sans traces d'arrachement, ce qui laisse penser que l'immeuble étudié lui est de peu postérieur (fig. 6 à 9). Cet étage était aussi pourvu de deux cheminées dont il ne reste que les piédroits.

Fig. 5. - Vue de la porte plein cintre mise au jour sur le parement est de la cour intérieure.





Fig. 6. - Orthophotographie de l'élévation occidentale.

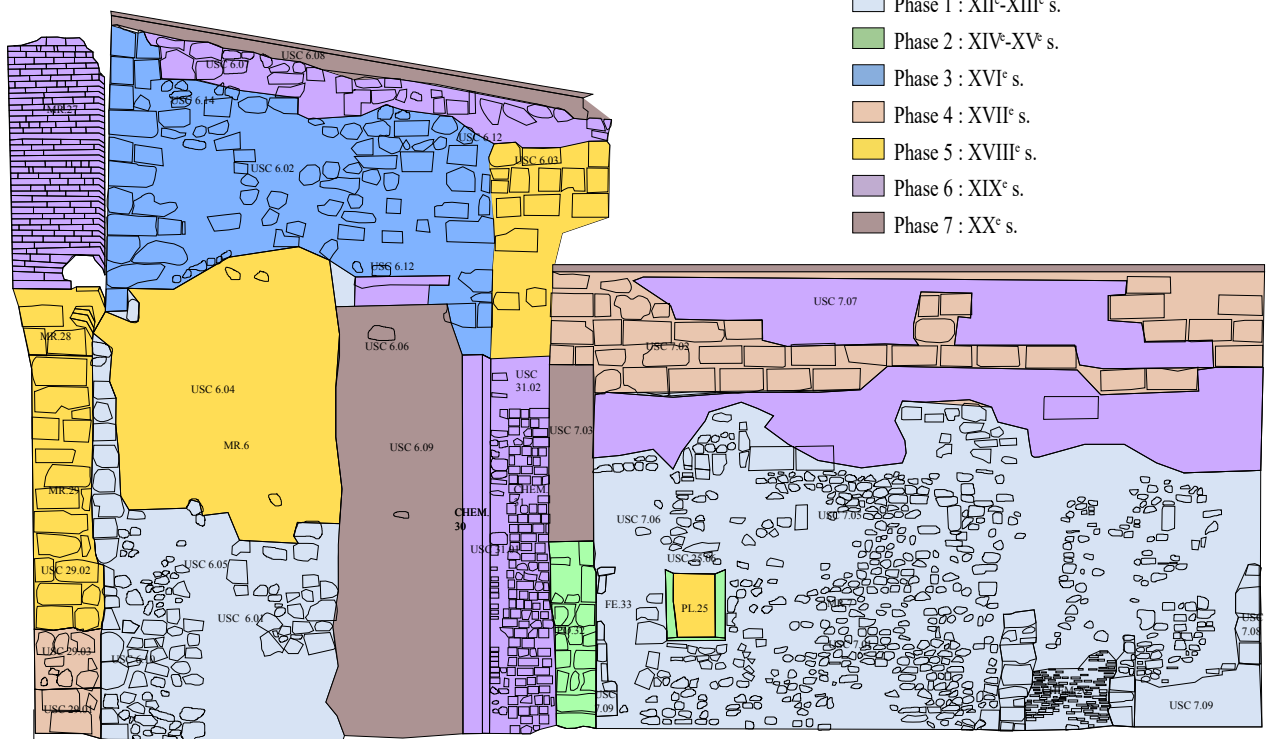


Fig. 7. - Phasage de l'élévation occidentale.



Fig. 8. - Orthophotographie de l'élévation occidentale en partie basse, après fouille de l'arrière de la parcelle.

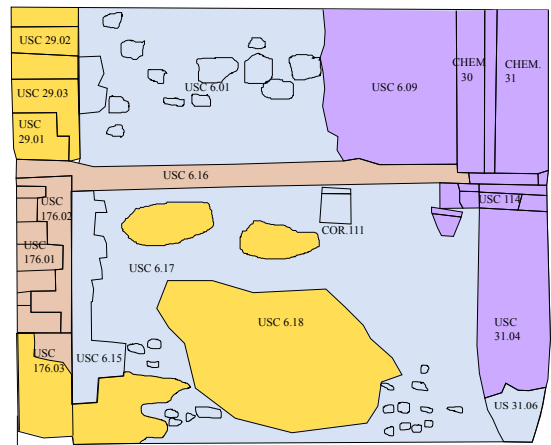


Fig. 9. - Phasage de l'élévation occidentale en partie basse, après fouille de l'arrière de la parcelle.



Fig. 10. - Orthophotographie de l'élévation sud.

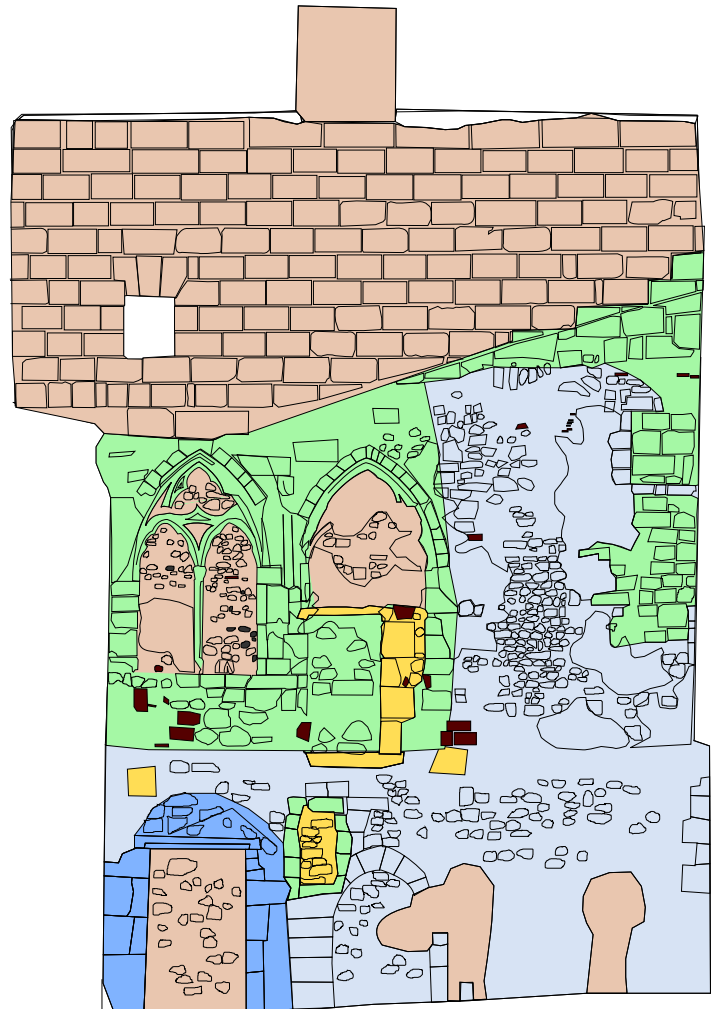


Fig. 11. - Phasage de l'élévation sud.

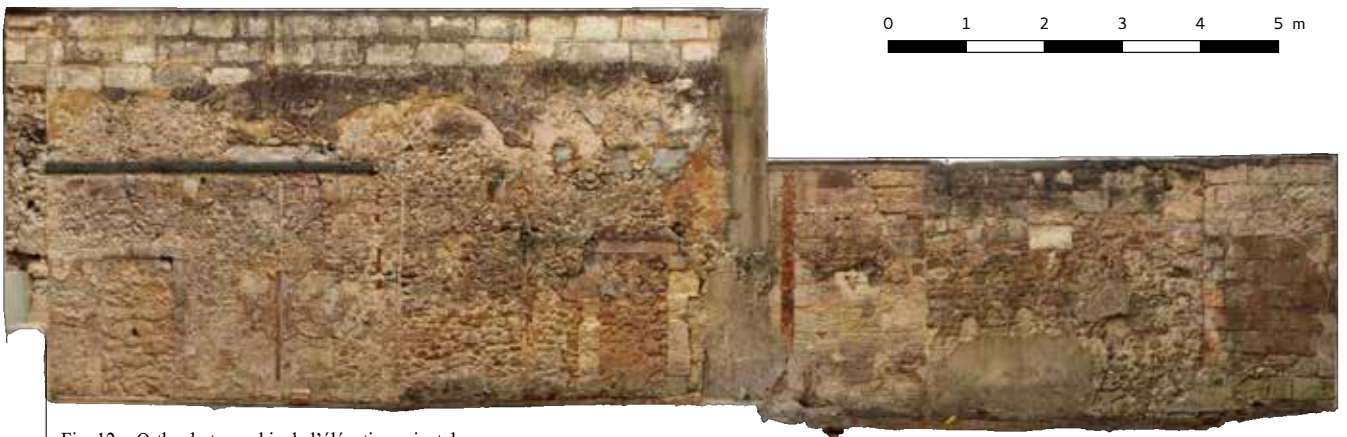


Fig. 12. - Orthophotographie de l'élévation orientale.

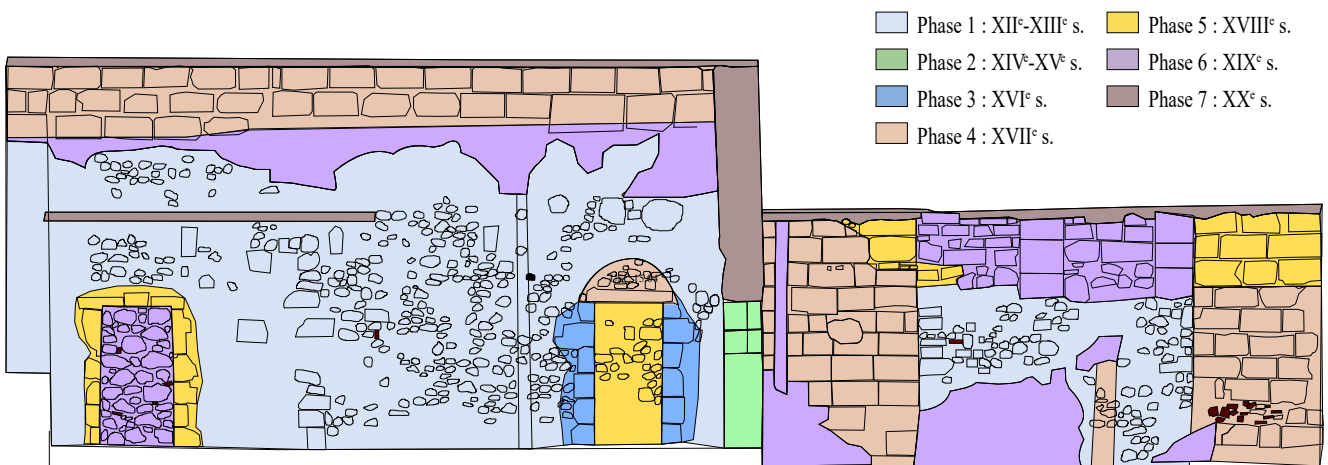


Fig. 13. - Phasage de l'élévation orientale.

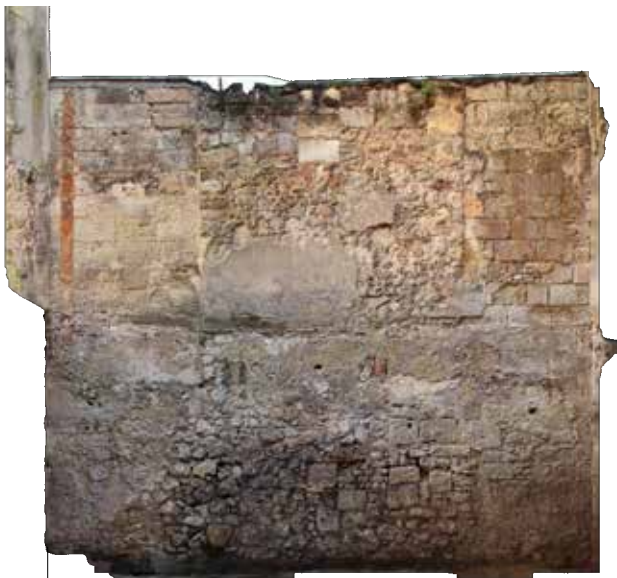


Fig. 14. - Orthophotographie de l'élévation orientale en partie basse.

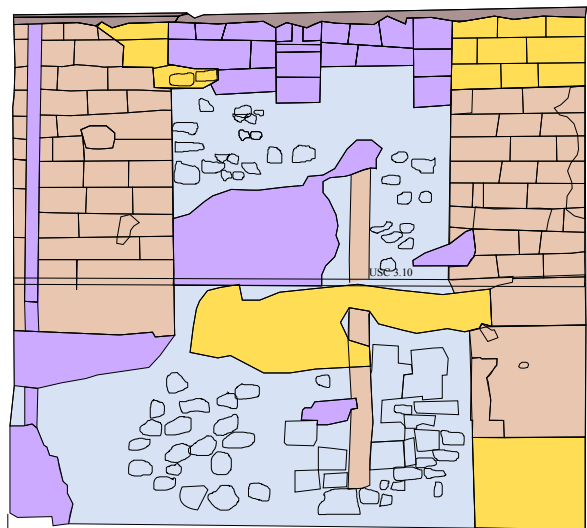


Fig. 15. - Phasage de l'élévation orientale en partie basse.

Au nord, l'immeuble ouvrait sur un androne et faisait face à un bâtiment qui s'élevait lui aussi sur au moins deux étages. Construit en *opus incertum*, ce dernier ouvrait au rez-de-chaussée par une série d'arcades plein cintre surmontées de fenestrons. Le premier étage était quant à lui éclairé par une fenêtre située à l'extrémité occidentale du parement (fig. 10 et 11).

Ce bâtiment, que les textes permettent d'identifier comme l'hôtel ou *oustal* de Carles, se prolongeait lui aussi vers l'est où il constitue aujourd'hui le mur du fond de la parcelle voisine. D'ailleurs, les vestiges d'une fenêtre au premier se devinent encore.

Les grandes rénovations des XIV^e et XV^e siècles

À l'aube du XIV^e siècle, le style roman est peu à peu abandonné ; les grandes familles bordelaises entament de grands travaux pour mettre leurs demeures au goût du jour.

Ainsi les ouvertures intérieures de l'immeuble roman, au premier étage, sont remplacées par des portes en arc brisé. À l'ouest, une ouverture à ébrasement est alors percée à proximité de l'ancienne fenêtre romane. Sur l'élévation orientale de la cour intérieure, les empiècements en bel appareil marquent cette période (fig. 12 à 15). Enfin, l'élévation nord de la troisième travée, est pourvue d'une baie rectangulaire (fig. 18).

Des remaniements importants sont aussi entrepris. Ainsi, une grande partie du premier étage est reconstruit avec un bel appareil de moellons (fig. 11). Cette maçonnerie, qui vient surmonter le rez-de-chaussée resté roman, reçoit alors trois baies à remplage de style gothique, similaires à celles qui ornent la façade de l'hôtel des Soler, situé 4 impasse rue Neuve. Si deux de ces ouvertures ont pu être observées dans l'emprise de fouille (fig. 10), la troisième dissimulée sous une couche d'enduit au ciment a été repérée sur l'élévation sud de la parcelle mitoyenne. Au-dessous de cette baie, apparaît d'ailleurs une autre ouverture dont les moulures prismatiques sont datables de la même époque.

Quelque temps plus tard, un important incendie endommage la façade sur venelle de l'hôtel des Carles et l'immeuble objet de cette étude. En effet, des traces de feu ont été repérées sur les élévations orientale et occidentale qui ferment le jardin actuel.

Les rénovations du XVI^e siècle

Au XVI^e siècle, alors que Bordeaux continue de prospérer, l'immeuble de la rue Sainte-Colombe est quelque peu remanié dans ses circulations intérieures, notamment dans la troisième travée. À l'est, une porte, surmontée de nos jours par un linteau monolithe en remplacement d'un arc surbaissé, est créée afin de communiquer avec le premier étage de la partie orientale de l'immeuble (fig. 13).



Fig. 16. - Vue de l'escalier rampe sur rampe et de la façade sur cour.

Au nord, le mur est percé au rez-de-chaussée par une baie rectangulaire (fig. 18). Enfin, l'élévation occidentale, fermant le jardin, est restaurée en partie haute (fig. 7).

Quant à la façade de l'hôtel des Carles, les ouvertures en plein cintre du rez-de-chaussée sont condamnées au profit d'une plus grande porte, couverte par un linteau monolithe, installée à l'emplacement de l'ancienne arcade orientale afin de conserver l'ouverture sur l'androne (fig. 11).

Une nouvelle occupation de l'espace et la création d'une première boulangerie

Au XVIII^e siècle une grande phase de travaux restructure l'occupation de l'espace. Le bâtiment roman est scindé en deux entités : un bâtiment au nord ouvrant sur la rue et un autre au sud, séparés par une cour intérieure qui occupe l'emplacement de la seconde travée romane. Dans la cour, un grand escalier rampe sur rampe muni d'une tourelle d'angle est édifié afin d'accéder aux étages du bâtiment nord, dont la façade sud est reconstruite dans le même temps (fig. 16).

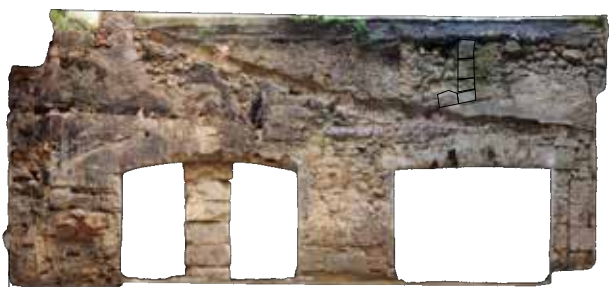


Fig. 17. - Orthophotographie de l'élévation sud de la troisième travée.

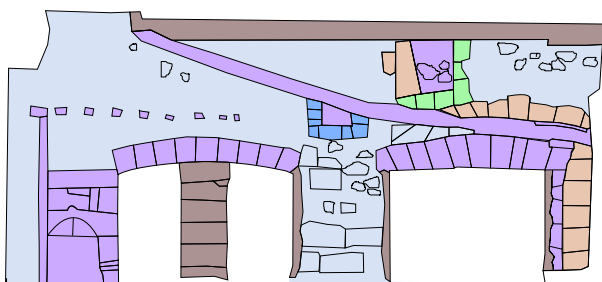


Fig. 18. - Phasage de l'élévation nord de la troisième travée, sous la terrasse.

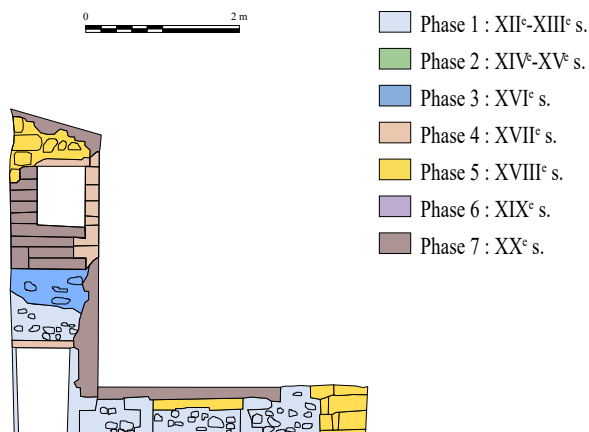


Fig. 19. - Phasage de l'élévation sud de la troisième travée, conservée au-dessus de la terrasse.

L'escalier dessert aussi le premier niveau du bâtiment sud, lui aussi remanié. Au rez-de-chaussée, l'ancien mur de refend nord est percé par une grande arcade qui coupe une porte plein cintre. Il en est de même pour le mur de refend sud (fig. 17 et 18). Quant aux murs est et ouest, ils sont rehaussés avec un bel appareil de pierre de taille (fig. 7 et 13).

C'est au cours de cette même période que l'androne situé dans le fond de la parcelle est bouché par des maçonneries en bel appareil (fig. 11). Notons que cet abandon paraît précoce,

puisque ce n'est qu'en 1753 qu'un édit condamne les andrones. Ce fait s'explique par la présence de trois fours à pain découverts dans le jardin (fig. 20) : édifiés au pied septentrional de la façade de l'hôtel des Carles, ils condamnent de fait l'accès au rez-de-chaussée et le passage dans la venelle.

Ces fours construits en briques appartenaient à une première boulangerie. De petites dimensions, puisque leur diamètre n'excédait pas 1,37 m, ils fonctionnaient par chauffe directe. Leurs soles, également en briques, étaient accessibles depuis le sud et l'ouest. Il est important de noter que ces fours ne semblent pas avoir possédé de « tour du chat », ce qui allait à l'encontre de l'édit de Charles VI qui en mentionne l'obligation pour la sécurité des boulangeries face aux incendies.

Ajoutons que la suppression de l'androne par l'installation de la boulangerie et la vétusté du vieil immeuble médiéval, qui appartient désormais à la famille Montesquieu, obligent à réaliser d'importantes rénovations. Ainsi, la façade sud de l'immeuble est chemisée et rehaussée par une maçonnerie en bel appareil dont le blocage vient obturer les fenêtres gothiques et la large porte à linteau monolithe du rez-de-chaussée (fig. 11).

L'embellissement du quartier au XVIII^e siècle

Avec la croissance démographique et économique que connaît Bordeaux au XVIII^e siècle en devenant le premier port du royaume, la ville se transforme et s'embellit. Rue Sainte-Colombe, comme dans la plupart des quartiers de la ville, un réalignement des façades est entrepris. La façade nord du bâtiment sur rue est alors reconstruite en avant de 2,50 m par rapport à l'ancienne façade.

Dans le même temps le bâtiment sud est en partie rénové, notamment sa façade ouvrant sur la cour. Au premier étage, la porte qui permettait l'accès à la partie orientale du bâtiment roman est obturée au profit d'une nouvelle ouverture surmontée par un linteau à claveau central saillant (fig. 13). On peut dès lors imaginer que le bâtiment mitoyen est lui aussi remanié dans ses circulations intérieures.

La boulangerie, dont les fours sont situés au rez-de-chaussée, possédait probablement aussi un étage qui communiquait directement, par une porte couverte par un fin linteau monolithe, avec le premier étage de la maison des Montesquieu (fig. 15). Le chanfrein visible au niveau du linteau indique que la circulation se faisait de la maison des Montesquieu vers la boulangerie.

Enfin, à l'ouest, la création d'un immeuble sur la parcelle mitoyenne fait obturer la fenêtre à ébrasement du premier, transformée en placard (fig. 7).

À l'aube du XIX^e siècle, un violent incendie détruit la boulangerie et dégrade grandement le premier étage du bâtiment sud.

La création d'une grande boulangerie au début du XIX^e siècle

En 1812, l'ensemble bâti est vendu à Jean Burolleau, marchand boulanger : boutique et arrière-boutique surmontées de logements dans les étages pour le bâtiment situé au nord ; un chai avec une cour à l'arrière et des chambres dans les étages dans le bâtiment sud. Jean Burolleau transforme le rez-de-chaussée de ce bâtiment en fournil et construit dans la partie ouest de sa cour un premier four, installé par-dessus ceux du XVII^e siècle qui, jusqu'alors, pouvaient encore être en élévation (fig. 21).

Ce premier four en briques présente un plan au sol en forme de poire. Il mesure 4,15 m de profondeur sur 3,50 m de large. Il est installé dans un imposant massif maçonné de moellons calcaires bruts enfermant un remblai de démolition contenant des céramiques datées du XIX^e siècle. Par-dessus, prend place un second remblai constitué de sable ocre-brun très rubéfié et de pierruche sur lequel est aménagée la sole dont il ne restait que le lit de sable rubéfié.

L'entrée de la chambre de chauffe est aménagée dans une maçonnerie en grand appareil et moellons de remploi construite en avant du mur médiéval sud, formant ainsi un couloir couvert par de grandes dalles calcaires. Le mur sud lui-même est percé par une grande arcade en arc surbaissé permettant d'accéder à la porte du four (fig. 18).

Parmi les autres transformations de cette époque, la communication avec la partie orientale de l'immeuble roman est condamnée. Il en est de même vers le sud, où la porte qui ouvrait depuis la maison des Montesquieu est obturée.

Après un peu plus de dix années d'utilisation, en 1833, les bâtiments, devenus vétustes, sont vendus à Jean-Pierre Garrigou. Ce dernier, à son tour, engage une grande campagne de construction et de rénovation. Ainsi, un second four est construit, à l'est, en sous-cœuvre dans le massif maçonné du four occidental. L'ouverture du four, est installée dans un parement en brique qui coupe la maçonnerie en avant de la façade médiévale. Elle était pourvue d'une plaque en fonte munie d'un portillon d'enfournement fermé par un loquet. Au-dessus,



Fig. 20. - Vue des fours du XVII^e siècle.

Fig. 21. - Vue des fours du XIX^e siècle.





Fig. 22. - Orthophotographie des ouvertures des fours du XIXe siècle.

deux petits portillons permettaient la surveillance des pains. Au-dessus de la plaque, trois autres petits portillons ouvraient ou fermaient les ouras (fig. 22).

La chambre de chauffe en briques mesure 4,15 m de long par 2,45 m dans sa plus grande largeur. Elle est contenue dans un massif maçonné constitué de deux parements qui enferment un blocage en moellons bruts et pierres de taille et prennent appui contre la voûte surbaissée du four. La sole était constituée de grands carreaux de Gironde noircis par le feu. Les parois de la chambre, fortement endommagées par la chaleur, montraient aussi des traces d'usure liées au passage fréquent des pelles pour retirer les pains.

Si, d'après Malouin ⁵, la durée d'un four de boulanger est d'environ neuf ans, la sole en revanche doit être refaite tous les ans. Par conséquent, on peut supposer que le four occidental dut faire l'objet de rénovations peu avant ou juste après que les bâtiments soient mis en vente par adjudication judiciaire en 1859 ⁶. Le texte de l'adjudication explique que le rez-de-chaussée du bâtiment nord est occupé par l'atelier de boulangerie. Le premier étage, constitué d'une seule pièce, sert désormais de blutoir. Quant au second étage, il se divise en trois chambres servant de logements aux garçons et valets de boulangerie.

Il semblerait que l'ensemble ait été racheté par Jules Dabasse puisqu'un rapport de l'inspection générale des fours et ateliers de boulangerie en 1861 le mentionne comme le propriétaire de deux fours en bon état construits d'après le système d'Aubignard et indique qu'ils étaient actionnés par six ouvriers. À cette

époque la sole et la voûte sont refaites. La chambre de chauffe mesure désormais 2.75 m de large. En même temps, l'entrée du four reçoit un gueulard, un appareil à buée et un avaloir muni de tampons circulaires. À l'extrémité occidentale du couloir, des traces d'arrachement marquent l'emplacement de la chaudière surmontée d'une cheminée en briques. Les traces d'usure à l'entrée de la chambre de chauffe, dues à l'utilisation des pelles, révèlent une production importante de pains.

Peu de temps après, en 1873, l'ensemble des bâtiments est revendu à Jean-Paul Daunes, boulanger qui entreprend la dernière campagne de rénovation sur le four occidental. Ainsi, le niveau d'enfournement est remonté par la mise en place d'une nouvelle sole directement posée sur la précédente. La voûte et les deux ouras qui la surmontent sont, de fait, elles aussi reconstruites. Les vestiges mis au jour appartiennent à la toute dernière phase d'entretien des fours (fig. 21).

La boulangerie reste en fonction jusqu'au début du XX^e siècle avant d'être transformée en manufacture de vêtements. Enfin, vers 1967, le bâtiment sud, devenu trop vétuste, est arasé jusqu'au niveau du rez-de-chaussée et son toit transformé en terrasse.

Pour conclure...

L'opération archéologique menée rue Sainte-Colombe au numéro 14 a donc permis de mieux appréhender l'histoire de cet îlot de sa création à l'époque contemporaine. Les résultats ne se sont pas limités à l'analyse de l'évolution d'une boulangerie et des bâtiments environnants ; ils ont permis de mettre en évidence, d'une part, la présence d'une boulangerie dès le XVII^e siècle en rapport avec la maison de « la baronne de Montesquieu » et d'autre part que les baies à remplage situées dans le fond de la parcelle appartenaient à un immeuble appartenant aux Carles donnant sur un androne.

5 Malouin 1779.

6 A.D.Gir. 3 U 2465

Sources et bibliographie

Archives départementales de la Gironde : A.D.Gir. 3 U 2465

Lavaud dir. 2009 : Lavaud, Sandrine, dir. *Atlas historique des Villes de France, Bordeaux, sites et monuments. Ausonius, 2009, 3 vol.*

Malouin 1779 : Malouin Paul-Jacques. *Description et détails des arts du meunier, du vermicelier et du boulanger ; avec une histoire abrégée de la boulangerie et un dictionnaire de ces arts, par M. Malouin, Paris, 1779, 406p. (hors pl.)*

Marionneau 1890 : Marionneau Charles. « Vieux souvenirs de la rue Neuve à Bordeaux ». *Actes de l'Académie nationale des sciences, belles lettres et art de Bordeaux*, t. LII, 1890, p. 8-48-49.

Régaldo 2012 : Régaldo-Saint Blancard, Pierre. « Municipalité, défense et apparat : l'enceinte du bourg et la porte Saint-Éloi de Bordeaux ». *Demeurer, défendre et paraître, Orientations récentes de l'archéologie des fortifications et des résidences aristocratiques médiévales entre Loire et Pyrénées*, Actes du colloque de Chauvigny 14-16 juin 2012.

Ricaud 1913 : Ricaud, Théodore. *Souvenirs bordelais, L'ancienne paroisse Sainte-Colombe. Bordeaux, Féret, 1911-1913.*

Tinel 1996 : Tinel, Véronique. *La paroisse Sainte-Colombe de Bordeaux de 1300 à 1522*, TER sous la direction de J.-B. Marquette, Université de Bordeaux III, 1996, p.8-25.